

Dhamma Sāmi

Maya

la renonçante

Maya la renonçante

Offert par
edibooknet

Maya la renonçante

À ma fille Clémentine

Maya la renonçante

1. Maya

Quand la porte de sortie s'est ouverte, j'ai simplement avancé lentement, uniquement préoccupée par l'instant présent, concentrée sur chacun de mes pas. N'ayant plus aucun lieu où aller ni plus aucun but, je décidais de me laisser complètement emporter par le vent. Au grand croisement, le réflexe de m'isoler de la civilisation et de toute son agitation m'a naturellement fait emprunter le chemin de la campagne. À l'ombre d'un saule au feuillage généreux, je me suis assise, le dos contre le tronc massif du vieil arbre. J'ai observé quelques instants le vent chuchoter doucement dans mes oreilles, puis je me suis allongée. J'étais sur de l'herbe fraîche, dont l'odeur et le vert intense m'impressionnaient. Je la caressais, heureuse et fascinée comme si je découvrais la nature pour la première fois. Puis, laissant les yeux se fermer complètement, j'ai visionné toute mon existence, voyant s'enchaîner toutes les étapes qui m'ont menées là. Pour bien comprendre comment je suis arrivée jusqu'à vous, laissez-moi vous raconter mon histoire.

Nous n'étions pas riches, mais nous ne manquions de rien, maman, mon petit frère et moi. Nous habitions une petite masure sur une colline de la plaine qui s'étend au nord de la ville. Nous entretenions un jardin potager devant notre demeure. Il donnait des légumes très divers, selon les saisons, que j'allais régulièrement vendre aux maraîchers de la ville. Ils ne prenaient que les plus beaux, et plutôt que de laisser les autres à une gargote pour une bien maigre somme, je préférais les offrir à des mendiants. Après avoir acheté quelques galettes et de l'huile pour les lampes, je remontais chez nous avec le reste de la recette, qui se destinait surtout au paiement de notre loyer. Alors que je marchais jusqu'à la ville, maman entretenait la maison. À mon retour, elle se reposait, puis préparait la soupe. Pendant ce temps, je m'occupais de mon petit frère, qui avait passé toute la matinée à se baigner dans l'étang, à grimper aux arbustes ou à courir après les chats.

Maya la renonçante

Nos seuls voisins étaient le propriétaire et son neveu, qui ne passait que deux jours par semaine dans la demeure citadine de ses parents. Le reste du temps, il vivait chez son oncle, l'assistant dans son travail d'élevage de chevaux. C'était un adolescent très joyeux de nature. Il avait parfois des allures un peu étranges, mais il demeurait toutefois très aimable. Il me proposait souvent une promenade en cheval. Je préférais nettement mes petites balades en solitaire dans les champs de tournesols, mais il avait l'air si heureux de me voir accepter, que j'étais contente de pouvoir lui faire plaisir. Il a dû manquer d'affection durant son enfance, car il me prenait souvent la main, il aimait se coller contre moi et rester ainsi de longs instants, les yeux fermés, un léger sourire aux lèvres, alors je le laissais faire. Je le maternais un peu, comme s'il était un second petit frère. En revenant de la ville, lorsque je prenais ma douche dans la cour derrière la mesure, je l'apercevais parfois me regarder d'un air très amusé. C'était probablement ma robe de bain, trop grande pour moi et dont le motif à carreaux rappelait celui des tissus couvrant le dos des ânes, qu'il trouvait drôle. Je m'imaginai alors avec de grandes oreilles pointues, et riais de bon cœur avec lui.

2. Le neveu

Elle restera pour toujours mon meilleur souvenir. Je n'ai jamais cessé de l'aimer depuis le jour où je l'ai vu s'élancer sur un des chevaux de mon oncle, avec l'assurance et le courage d'une guerrière, et la grâce d'une fée. Elle m'avait lancé un regard bref mais intense, en m'adressant un « On y va ? » d'apparence banale. Néanmoins, son sourire plus éclatant que la pleine lune, bien que réservé, signifiait « Je suis toute à toi ! » J'avais déjà pris place sur mon propre cheval, mais comme elle avait l'air d'en préférer un autre, je n'ai pas voulu insister, je suis aussitôt descendu de ma monture pour la rejoindre. J'aurais tout donné pour elle, pour pouvoir lui embrasser le cou, et sa petite poitrine ferme, qui devait être aussi douce et odorante qu'un pétale de rose. Mais il fallait attendre notre mariage. Notre amour a toujours été réciproque ; elle me laissait toujours lui prendre la main, et aimait lorsque je me blottissais tendrement contre elle. Elle n'avait pas les traits fins comme les femmes du prince, mais je ne me lassais jamais de la contempler. Parce qu'elle n'avait jamais joué à la poupée et qu'elle avait toujours gardé les cheveux courts, on disait qu'elle était un esprit de garçon né dans le corps d'une fille. Il suffisait de savoir lire dans ses yeux pour savoir que c'était faux. Même si elle n'avait pas une chevelure féminine, à mes yeux elle était la plus belle des femmes.

Elle n'avait pas encore atteint la taille adulte et était plutôt étroite de hanches, mais son corps élancé à la silhouette agréablement proportionnée n'avait rien à envier à celui d'une déesse. Je ne manquais pas une seule fois le délectable spectacle de la voir prendre sa douche. Si l'eau qu'elle se déversait la caressait intégralement, mon regard en faisait autant, descendant lentement de son front jusqu'à ses chevilles, et remontait tout aussi lentement, en suivant ses rondeurs séduisantes que le tissu mouillé avait l'art de si bien mettre en valeur. Ce qui me plaisait le plus, c'était de voir combien elle adorait sentir mon regard sur elle. Les sourires qu'elle me destinait, pendant ou en dehors de la douche,

Maya la renonçante

étaient comme autant de petites flèches foudroyantes envoyées droit dans mon cœur.

Bien que j'eusse une totale confiance en elle, et donc en sa fidélité envers moi, je n'ai pu m'empêcher de la suivre quelques fois jusqu'à l'entrée de la ville, en toute discrétion, ne serait-ce que pour le bonheur de la voir. Son regard ne daignait jamais se diriger sur de jeunes hommes, et encore moins sur des femmes, comme le supposaient les mauvaises langues.

Un jour, pour mon plus grand malheur, elle n'était plus là. Comme chaque fin de journée, j'ai guetté son retour, mais tandis que la nuit était déjà noire, elle n'était toujours pas apparue au tournant du chemin. Partie avec un autre amoureux, elle n'avait pas osé me faire ses adieux. Pour éviter tout soupçon de ma part, elle était partie le matin comme à l'accoutumée, avec ses sacs de légumes, et avait même laissé ouvertes les fenêtres de sa maison et ses vêtements étendus au soleil. J'ai passé les sept journées suivantes à sillonner toute la ville à cheval dans l'espoir de la retrouver, en vain. Elle était donc partie fonder une famille loin de moi.

3. Maya

Maman était une mère irréprochable. Elle n'a jamais cessé de veiller à notre bien-être, mon petit frère et moi. Lorsque nous étions malades, elle nous soignait elle-même, après avoir cueilli des plantes médicinales qu'elle connaissait dans la forêt voisine. Une fois, elle a guéri notre propriétaire d'une grippe tenace à l'aide de plantes qu'elle faisait pousser dans notre propre jardin. Elle accordait aussi beaucoup d'attention à nous enseigner la bonne conduite à adopter en société, ce qui pouvait paraître paradoxal, compte tenu du fait que nous n'allions jamais chez qui que ce soit et ne recevions jamais personne, si ce n'est le propriétaire et son neveu à l'occasion d'un anniversaire. Maman voulait aussi que j'apprenne la lecture et des connaissances auprès d'un maître, comme les sciences, la comptabilité ou l'astrologie, bien que rien de ces choses n'éveillât mon intérêt. Tout ce que je souhaitais faire était de sentir mes tomates, de voir pousser mes fleurs, de me perdre dans les champs, de savourer la tranquillité offerte par les moments de solitude et de faire plaisir aux gens, en les aidant de mon mieux. Nous n'avions quoi qu'il en soit pas les moyens de payer des études, mais je m'y serais volontiers investie, juste pour pouvoir rendre maman joyeuse.

Une maladie rare, fort heureusement non contagieuse mais néanmoins dévastatrice, s'est emparée de mon petit frère. Il avait une fièvre chaque jour croissante, et des tremblements le parcouraient continuellement. Il avait tant perdu de poids qu'en une semaine à peine, on pouvait distinguer chacune de ses côtes. Les plantes de maman étaient inefficaces et nous n'avions pas les moyens d'honorer les soins d'un médecin de la ville. De toute façon, maman n'avait pas confiance en eux. Elle disait qu'ils étaient surtout habiles pour inventer des maladies à leurs patients, car il est bien plus facile de guérir un mal qui n'existe pas. Elle avait donc décidé d'entreprendre un voyage qui devait durer quelques jours pour emmener son fils consulter un guérisseur réputé.

Il préparait lui-même ses potions et pommades. Sa cabane se situait en pleine forêt, à quelques vallées vers l'ouest. Le propriétaire avait gentiment prêté un cheval à maman pour le voyage, avec de la viande séchée pour compléter ses fruits et légumes. Elle m'avait confié la maison, avant de rejoindre une caravane de voyageurs, car la route était connue pour ses brigands sans vergogne.

Les jours, puis les lunes, se succédaient et je restais seule à la maison, sans la moindre de leurs nouvelles. Mon jeune voisin ne manquait pas de compassion, car il ne ratait pas une occasion de venir m'apporter son aide lorsque le jardin exigeait beaucoup de travail. Son oncle avait également eu la bonté de réduire le loyer. Le soir, je marchais jusqu'en haut de la colline, et m'asseyais, les pensées rivées sur les conditionnements de l'existence, dont je n'arrivais pas à trouver de sens. Mes yeux se fixaient sur le dernier virage visible de la route de l'ouest, jusqu'au soleil couchant, avec encore un espoir d'y voir apparaître les deux êtres proches qui me restaient.

Lorsque j'avais terminé ma distribution de légumes aux pauvres, je traversais le quartier des tonneliers, où prenaient place quelques petits commerces. Une fois, en passant devant l'un d'eux, tandis que mon regard se hasardait sur un étalage d'objets en bronze, j'ai brusquement reconnu le bracelet de maman. Comme elle avait grandi avec, elle ne pouvait plus le retirer. J'ai compris à cet instant qu'il n'était plus la peine d'attendre son retour, ni celui de mon petit frère. J'allais bondir dessus pour le racheter, mais après un instant de réflexion, j'en ai conclu qu'il ne s'agissait que d'un simple morceau de bronze, qui n'avait aucune autre valeur que celle qu'on veut bien lui accorder, en fonction de nos attachements. Il n'était pour moi qu'un fardeau de tristesse dont il valait mieux se défaire aussitôt.

Papa restera toujours celui qui m'aura donné ce qu'il y a de plus précieux. Il est aussi celui qui m'a fait aimer la nature et la solitude. Quand il m'emmenait parfois sur la colline voisine avec ses brebis, il m'apprenait à écouter et à comprendre le vent, et à prédire le climat d'après les couleurs du ciel et des nuages. Si un accident de cheval ne l'avait pas emporté à tout jamais lorsque j'avais onze ans, j'aurais

embrassé la vie de bergère à ses côtés. Garder les moutons sans papa était impensable. Chaque fois que je croisais un troupeau, j'éprouvais une impression douloureuse ; j'avais la sensation d'être dans le cimetière de papa. Il était si simple, si délicat et si généreux. Pas une seule fois je l'ai entendu élever la voix, pas même sur ses brebis. Quand il partait une lune entière sur les montagnes du nord, je pleurais jusqu'au matin. J'ai souvent réfléchi à un moyen de me faire passer pour une brebis, afin de pouvoir le suivre jusqu'aux montagnes. Lorsqu'il en revenait, il me racontait, le visage illuminé de joie, sa rencontre et ses entretiens avec un renonçant. Il appartenait à la communauté établie par celui qu'il appelait « le grand maître » et qui était connu pour être parvenu à briser tous les attachements et à faire rayonner pleinement la lumière de la sagesse.

Longuement, il me rapportait les propos de ce renonçant, qu'il comparait à des galets d'or que seuls les êtres honnêtes peuvent voir. Il me répétait continuellement le principe de ce qu'il nommait « la vision directe ». Alors si jeune enfant, ces indications m'apparaissaient bien peu intéressantes, pour ne pas dire inutiles, mais j'écoutais papa très attentivement, tant j'éprouvais du respect pour lui. Il insistait beaucoup sur le fait que ses entretiens avec ce renonçant étaient un privilège rare et que ce qu'il enseignait était ce qu'il y avait de plus important. Quand je lui demandais s'il voulait lui-même devenir renonçant, il baissait lentement les yeux, et me disait qu'il voulait d'abord briser tous les attachements, mais que pour l'instant, il rencontrait des obstacles qui l'en empêchaient.

Pour me consoler de la disparition de maman et de mon petit frère, j'aimais penser que, comme l'affirment certaines croyances, ils avaient retrouvé papa en se serrant tous trois très fort dans les bras. J'avais décidé de ne pas parler de ma découverte du bracelet au propriétaire. Il aurait été très peiné.

4. Le propriétaire

C'était une enfant pleine de vie, de bonté et de douceur. Mon neveu cultivait une vraie passion pour cette petite. Il ne manquait jamais un prétexte pour l'approcher. Je regrette bien qu'il n'ait pas eu autant d'intérêt pour mes chevaux. La patience de cette jeune voisine me surprenait. Même lorsqu'il lui tournait autour comme une mouche harcelante, elle demeurait totalement sereine. Elle me faisait souvent songer à un ange protecteur. Son dévouement pour les autres était sans borne. Encourager et venir en aide à tous ceux qu'elle croisait sur son chemin la rendait heureuse. Quand elle venait se servir d'un peu de fumier pour le jardin de sa mère, elle laissait toujours une corbeille pleine de tomates, de courges et de petits fruits, et elle remplaçait les fleurs fanées à toutes les fenêtres de ma maison.

Elle partait souvent se promener seule dans les champs ou dans la forêt. Ça n'était point pour esquiver les promenades équestres que mon neveu lui infligeait, car elle se livrait à ces errances même lorsqu'il n'était pas là. Elle devait tenir ce goût pour la solitude de son père, qui était berger jusqu'au plus profond de son âme, un amoureux de la montagne. Peu social, voire farouche, cet homme trapu au regard évasif était très brave, mais cependant un peu dérangé. On disait qu'il côtoyait des ermites et des chamans. Si les routes ont de tous temps été fréquentées par des brigands, les montagnes l'ont été par des charlatans en tout genre, qui finissent plus ou moins par rendre fous tous ceux qui les approchent. La petite a dû en entendre de toutes les couleurs avec les histoires que lui racontait son père. Lorsqu'il était au foyer, il consacrait plus de temps auprès de sa fille que de son épouse. Il s'adressait à cette dernière presque exclusivement pour les questions pratiques. Le malheureux a été tué par un cheval alors que son fils était encore bébé. À force de trop sympathiser avec les renonçants et les sorciers, il a fini par porter la guigne à toute la maison, si bien que je n'ai plus osé la louer, ni même l'employer pour mes chevaux.

Maya la renonçante

Trois années plus tard, c'est sa veuve et son fils qui ont disparus, de manière mystérieuse. Personne n'a plus entendu parler d'eux. L'année suivante, enfin, c'est la petite qui s'en est allée, sans prévenir. Elle non plus n'a plus jamais redonné signe de vie.

5. Maya

Comme chaque matin, j'avais transporté mes sacs de fruits et de légumes jusqu'à la ville. En arrivant à la rue centrale, je déposais mes sacs pour me reposer un peu, avant de parcourir le dernier bout de chemin jusqu'au marché. Ce jour-là, j'ai aperçu un monsieur proprement vêtu qui s'est soudainement immobilisé au milieu de la rue, contemplant la décoration d'une auberge de luxe. Il avait l'air si absorbé qu'il n'a ni vu ni entendu la carriole qui arrivait droit sur lui à toute allure. Si j'avais crié, il aurait d'abord regardé vers moi et aurait mis trop de temps à prendre conscience de ce qui se passait, et le cocher n'aurait plus le temps de le contourner, ni de stopper ses chevaux. En un éclair, j'ai alors bondi sur le monsieur, dont j'apprendrais qu'il était l'un des grands joailliers de la ville. Par chance, il avait une fine corpulence. Je suis ainsi parvenue à le précipiter à temps sur le côté de la chaussée. Nous avons tous deux atterri dans la boue épaisse. Il était si abasourdi qu'il n'a même pas remarqué la carriole qui venait de passer si près de lui.

À deux pas de là, ses amis riaient ouvertement, tant par soulagement que de le voir le nez dans la boue. Vexé, il s'est redressé si brusquement que son pantalon ample s'est dénoué, restant collé dans la boue. Ce dévoilement public imprévu l'a mis dans un état de fureur d'une violence inouïe. En un instant, il a grossièrement renoué son pantalon entaché de boue et s'est jeté sur moi en m'insultant et en me ruant de coups. Je me cachais la tête sous les bras tout en me recroquevillant pour me protéger, tant bien que mal. Heureusement, l'un de ses amis a accouru pour le retenir. Ce dernier, avec ses sourcils épais et touffus, semblait encore plus sévère qu'il ne l'était. Il a commencé à lui parler de procès et à lui dire que si je portais des marques de coups, cela ne pèserait pas en sa faveur. Le joaillier s'est alors rapidement calmé, ils se sont emparés de toute ma marchandise, puis m'ont directement emmenée auprès des autorités, en affirmant que j'avais sauté sur lui pour tenter de lui soustraire ses parures. On m'a séquestrée quatre jours durant dans une

Maya la renonçante

petite pièce souterraine, le temps de préparer le procès, sans me laisser retourner chez moi, ne serait-ce que pour prévenir mes voisins. J'étais soulagée qu'il n'y eût au moins plus personne de ma chère famille pour s'inquiéter de mon absence.

Je savais qu'une petite marchande de légumes n'avait aucun poids contre ces gens de la haute société, mais quel que soit le montant de l'amende qui me serait réclamé, me disais-je, il n'y avait nul lieu de s'inquiéter. On peut perdre jusqu'à tout ce que l'on a, c'est sans gravité. Le plus important est de rester toujours propre. C'est durant ces quatre journées et quatre nuits dans cette cave froide et humide, que pour la première fois, j'ai commencé à comprendre l'intérêt des sages paroles du renonçant que papa a eu le bonheur de rencontrer.

6. Le joaillier

Jusqu'au jour du procès, je criais que j'allais égorger cette sale gamine qui avait ruiné ma réputation en m'humiliant en public. Bien que fou de rage, je n'ai jamais porté la main sur elle, car nous connaissons les bonnes manières chez les miens. Si je l'ai trainée en justice, c'est simplement pour sauver l'honneur de ma famille, qui fournit en joaillerie les plus grands de cette ville depuis de nombreuses générations. J'imaginai bien que je n'aurais jamais pu retirer mieux que quelques pauvres miettes de cette maudite paysanne, mais l'honneur valait plus que le plus gros des rubis.

Au moment du verdict, elle est restée interdite, complètement inerte, comme si le choc avait grillé sa petite cervelle de campagnarde. Et ça a également été un choc pour moi lorsque j'ai aperçu le saphir de maman dans sa petite main sale. Tandis que je m'avançais pour quitter la salle d'audience, j'ai entendu sa petite voix crier mon nom. Je pensais qu'elle s'apprêtait à me hurler des insultes, alors j'ai jugé bon de l'ignorer, mais d'un signe de tête, mon avocat m'a enjoint de me retourner. Elle tendait le bras vers moi, la main grande ouverte, dans laquelle se tenait mon plus précieux bijou ; un petit saphir rond sans grande valeur, mais j'y tenais fortement car ma si chère mère défunte le portait toujours autour de son cou. J'ai aussitôt pensé que cette gamine était une sorcière, ce qui expliquait aussi ses cheveux courts. Pendant un bref instant, je me suis mis à espérer qu'après l'avoir aperçu autour de mon cou, elle en avait simplement reproduit sa forme et sa couleur à l'aide de sa magie. En jetant un œil sur mon collier, j'ai constaté qu'il avait bel et bien disparu. Médusé, je l'ai regardé, me suis approché lentement, et sans quitter son visage des yeux, j'ai doucement repris mon saphir, avant de m'en aller sans mot dire. Je n'ai jamais pu oublier le regard qu'elle m'adressait. Il semblait si tranquille, totalement vide d'hostilité.

Cela m'a si profondément marqué que je ne trouvais presque plus le sommeil de nombreuses nuits durant. J'ai commencé à penser

que les intentions de cette gamine n'étaient finalement pas aussi néfastes que j'aurais pu le croire. J'ai alors songé à retirer ma plainte, mais mon avocat m'a assuré que cela concourrait à ma perte. En s'emportant subitement, il m'a lancé un regard noir en s'exclamant : « Avez-vous perdu la tête ? Qui donc irait faire tailler ses rubis chez un demeuré qui accorde le pardon à une vulgaire peste de paysanne qui le traîne littéralement dans la boue en public, le met à nu, et le ridiculise encore pendant son procès en lui substituant un bijou au nez et à la barbe de tous ? » D'après ce que l'un de mes proches m'a appris par la suite, il craignait de ne percevoir qu'une petite partie de ses honoraires si je l'avais graciée. Il m'a aussi affirmé qu'il avait déjà dû verser une somme importante pour obtenir le silence de témoins qui auraient effectivement vu une carriole débouler et la gamine voler à mon secours. Coincé par mes conditions et les règles de notre société, je n'ai rien pu faire pour la sauver. Je ne considérais toutefois plus les paysans du même œil, et me suis promis d'être beaucoup plus indulgent et compréhensif à l'avenir, lorsque j'aurais à faire à des individus des petites classes.

7. Maya

Tout semblait si soigneusement orchestré lors de mon procès que toute tentative de défense était vaine, d'autant plus que je n'avais pas les moyens de payer les services d'un avocat. Le joaillier était si outré que je l'aie heurté et couché dans la boue, que lorsque le juge m'a enfin donné la parole, je me suis sincèrement excusée de lui avoir sauvé la vie. Je me suis contentée d'ajouter que même si on avait dû me couper la tête pour cela et l'ayant su par avance, je n'aurais pas plus hésité à m'élançer pour sauver la vie d'une personne, quelle qu'elle soit. Puis, estimant que mes déclarations n'avaient pas plus d'effet que quelques gouttes de plus dans l'océan, j'ai choisi de me taire, laissant les choses se faire comme elles devaient se faire. Quand le juge a indiqué que je serais emprisonnée pendant sept ans, tout le monde a paru satisfait, en particulier l'avocat du joaillier, qui cachait difficilement sa jubilation, et qui n'était autre que le monsieur aux gros sourcils. Quel qu'aurait été le verdict, un enfermement à vie ou même la mise à mort, je serais restée tout aussi neutre et confiante, car je sentais que nous finissons toujours par obtenir ce que nous méritons, et que je n'avais jamais eu de vilaines intentions.

Le jour de mon arrestation, j'étais pleine de rancune envers le joaillier, mais en prenant le temps de considérer les recommandations du renonçant, j'ai compris combien l'hostilité était nocive et aucunement bénéfique. Même si durant le procès il s'enthousiasmait chaque fois qu'une personne m'enfonçait un peu plus dans les ténèbres de la culpabilité juridique, j'étais seulement peinée de le voir pris au filet de son propre aveuglement, mais n'éprouvais pas la moindre colère envers lui. En quittant les lieux, il arborait un large sourire qui ne le quittait plus. La pierre qui ornait l'une de ses parures s'est désincrustée et a roulé jusqu'à moi. Chacun était si absorbé par le résultat du spectacle auquel il venait d'assister que j'ai été la seule à remarquer ce joli petit caillou brillant, qui semblait venir se réfugier discrètement et à toute allure

auprès de moi. Je l'ai ramassé et ai sitôt interpellé le joaillier. Son visage a changé subitement d'expression, il paraissait pétrifié, presque terrifié. Il est venu récupérer son bien tout en douceur, en me fixant d'un regard sombre, puis il est sorti, sans mot dire. Heureuse de cette occasion, j'ai ensuite imaginé que cela lui aurait permis de constater que je n'étais peut-être pas aussi malveillante qu'il l'avait prétendu. Cependant, il a dû prendre cela comme une nouvelle humiliation, car il m'a laissée à mon triste sort ; je n'aurais plus jamais entendu parler de lui.

En fin de journée, j'ai été transférée dans la bien sinistre prison des vautours, surnommée ainsi car ceux qui y meurent sont abandonnés dans une cour à ciel ouvert, à la merci des voraces. Devant ma situation qui m'apparaissait si absurde, je saisisais toute l'importance de cette délivrance dont me parlait papa. Je finissais presque par penser qu'on m'accordait là une occasion en or pour mettre ses nobles sermons en pratique. Dans le char qui me conduisait à ma nouvelle et bien obscure demeure, pour mieux me concentrer sur la seule chose qui comptait désormais pour moi, j'ai pris la détermination de garder le silence et de ne plus lever les yeux du sol aussi longtemps que durerait mon séjour.

Je m'attendais à un lieu glacial, mais l'atmosphère était au contraire suffocante. Un homme qui empestait l'ail me tenait fermement le bras en me tirant violemment deux étages plus haut. On n'entendait résonner que les pas de ses hautes chaussures noires et le cliquetis de son trousseau de grosses clefs, dans ces couloirs qui devenaient de plus en plus torrides, comme si l'on entrait dans les entrailles d'un dragon. Je me félicitais d'avoir les cheveux courts, car j'imaginais que mon accompagnateur aurait peut-être choisi de me trainer par la tignasse. J'avais encore le mince espoir de me voir attribuer une cellule avec une ouverture sur le côté de la forêt, d'où l'on entendrait le chant apaisant et rassurant des oiseaux, mais je me suis souvenue des vautours, en m'imaginant déchiquetée par les becs puissants de ces impitoyables créatures avides de chair. Il m'a jetée dans une pièce, puis est reparti, après avoir fermé à l'aide de l'une de ses clefs la porte massive, qui était en fait une grosse grille en fer. On ne distinguait aucun son de l'extérieur, mais

seulement un arrière fond lugubre de gémissements émis par des prisonniers malades et le tintement des gouttes d'eau qui tombaient irrégulièrement des plafonds. Par chance, je n'étais pas enchaînée comme je l'avais souvent entendu dans des récits sur les prisons, mais j'aurais préféré l'être à la place d'être privée de la lumière du jour. Cette quasi-obscurité me paraissait impossible à supporter longtemps. Elle m'était plus pesante que la moiteur intense qui rendait la respiration difficile.

Épuisée, je me suis endormie telle une masse, à même le sol irrégulier de pierre brute, car aucune natte ne m'était mise à disposition. Lorsque je me suis réveillée au cœur de la nuit, j'ai pendant un instant espéré que tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve. Mais en sentant mon estomac gargouiller, en ressentant la dureté du sol et de gros insectes se promener sur moi, et en entendant la musique angoissante et constante des gémissements, j'ai brusquement pris conscience que ce long cauchemar ne faisait que commencer. Je tremblais de tout mon corps, car si les journées étaient suffocantes, les nuits étaient désagréablement froides, et je n'avais rien d'autre que la robe fine que je portais, avec un châle, et mes mains en guise d'oreiller. C'est alors que j'ai réalisé que les choses étaient loin d'être aussi simples que je l'imaginai au moment du verdict. Désespérée, j'éclatais en sanglots en hurlant ma douleur, avec comme seule consolation de pouvoir humidifier ma gorge séchée par la soif grâce aux larmes qui ne s'arrêtaient plus de sortir de mes yeux. Personne ne semblait m'entendre dans la prison. Tel que l'aurait fait un tout jeune enfant perdu dans le noir, avec des cris déformés par mes pleurs et mes soubresauts, j'appelais papa, puis maman, comme s'ils avaient pu m'entendre.

8. Le gardien

Exceptionnelle était cette jeune fille. Jamais je n'ai pu l'oublier, comme cette matinée où je l'ai découverte dans sa cellule provisoire, recourbée sur elle-même. On avait oublié de lui laisser de l'eau et un sac de toile, histoire de lui souhaiter la bienvenue. Le choc de la première nuit a donc dû être d'autant plus rude. Elle ne pouvait pas appeler le jeune homme qui m'avait remplacé la veille puisqu'elle était muette. Voir mes pensionnaires souffrir ne me déplaisait pas, car je les voyais alors payer pour les méfaits qu'ils avaient commis. Pour contribuer à ce processus, il m'arrivait fréquemment de distribuer quelques coups de pieds et de m'abstenir certains jours de nourrir ceux dont la face ne me revenait pas. Comme je ne voulais pas d'une cellule supplémentaire à gérer, j'ai mis la muette dans une cellule déjà occupée par deux femmes.

Elle n'a jamais tenté de communiquer avec ses compagnes de cellule. Elle demeurait constamment confinée dans son coin, et restait de longs moments assise, sans bouger d'un cil. On aurait cru une statue. Souvent, elle se mettait à marcher au fond de la cellule, d'une lenteur exagérée, comme si cela pouvait lui donner la sensation que le temps passerait plus vite. Ce qui me rappelait un vieux prisonnier qui ne dormait qu'une fois tous les deux jours. Quand il m'a expliqué que c'était pour lui donner l'impression d'avoir deux fois moins de temps à rester et celle d'obtenir deux repas par jour au lieu d'un, j'ai limité son alimentation à un repas un jour sur deux, lui prétextant qu'il n'y avait pas de raison qu'il mange « deux fois par jour ». La muette dégageait quelque-chose de si particulier et de si pur que je n'avais pas l'envie de l'opprimer. Je me suis même surpris à lui donner des remèdes lorsque sa santé était faible. À l'inverse des autres, je n'aimais pas la voir souffrir. J'avais un sentiment inexplicable qu'il convenait de faire attention à elle.

9. Maya

A lors que je m'apprêtais enfin à trouver le sommeil, un gardien aux sandales de cuir, et à l'odeur différente mais pas moins incommode que celui de la veille, est venu me chercher. Il m'a déplacée dans une autre cellule, qui avait les mêmes dimensions. J'y gagnais en confort, puisqu'il y avait une cruche d'eau et des grands sacs de toile, bien utiles pour la nuit et durant les hivers. Ces sacs me rappelaient ceux que j'employais pour transporter mes légumes. Néanmoins, j'y perdais le seul avantage qu'aurait pu m'offrir cette prison : la solitude. Désormais, il m'aura fallu partager mon espace de vie avec deux femmes. Elles n'étaient en rien malveillantes, mais leurs bavardages troublaient ma tranquillité. Le gardien, qui donnait des surnoms à tous les détenus, appelait l'une d'elles la renifleuse, car elle avait une sorte de dérèglement nerveux qui la faisait renifler constamment. Il avait baptisé l'autre la boiteuse, à cause de son pied tordu qui l'astreignait à une démarche asymétrique. Mon regard planté en permanence dans le sol, j'avais l'impression de passer pour une aveugle. C'est cependant la muette dont on m'avait surnommée.

Les premiers jours étaient abominables. Tout était hostile, dans les moindres détails. Les gouttes de sueur qui ruisselaient sur l'ensemble du corps attiraient sans répit toute une communauté d'insectes de diverses espèces, que nous n'avions plus la force de chasser tant leurs assauts étaient continuels. En dehors de la demi-galette attribuée par personne, le repas que le gardien nous déposait quotidiennement devant la porte était répugnant, car il se composait d'un potage contenant systématiquement des aliments avariés qui provoquaient régulièrement des maux de ventre aigus. Mais comme les portions n'étaient pas en mesure de remplir complètement l'estomac, nous finissions toujours nos gamelles en les léchant. Même le vent nocturne s'était adapté à l'atmosphère ténébreuse qui régnait dans la prison. Tant que je ne trouvais pas le sommeil, son souffle chuintant me donnait des frissons.

L'eau dont nous disposions pour la douche était puisée dans un étang sale, elle était donc pleine de parasites qui démangeaient terriblement. Après une seule douche, j'ai décidé de m'en abstenir, en me limitant au nettoyage du visage et des mains. Les seaux pour les besoins naturels n'étaient changés qu'une fois par semaine. Diffusant une odeur nauséabonde, ils faisaient la joie d'une impressionnante colonie de mouches.

Toute la première semaine, je pleurais en silence et en cachant mes larmes, assise genoux repliés vers le haut, la tête baissée, le visage enfoui dans mes bras. Une fois un petit peu mieux accoutumée à cet inconfort sévère, je commençais à réfléchir plus calmement. Quand j'ai pris conscience que mes larmes ne m'apporteraient rien de favorable, et qu'il ne suffisait pas de rester silencieuse le regard en bas pour développer la connaissance directe des choses dont papa m'a si souvent parlé, je me suis pleinement ressaisie. Je me félicitais d'avoir une bonne mémoire ; toutes les paroles qu'il m'avait rapportées me revenaient à l'esprit, chaque fois aux moments adéquats. Ignorant tout ce qui m'entourait, je m'abandonnais complètement à cet entraînement du mental qui consistait à appréhender les choses telles qu'elles sont perçues. Je focalisais mon attention uniquement sur tout ce qui venait à moi. Quand un moustique plantait sa trompe dans ma peau, il n'y avait que la sensation d'une brûlure fine à l'intensité progressivement décroissante dans ma conscience. Quand le gardien posait les gamelles ou tapait sur une grille, il n'y avait que le son du résonnement métallique dans ma conscience. Peu à peu, rien de ce que je percevais n'échappait à mon observation. Autour de moi, tout devenait simplement un enchaînement de sensations, de sons, d'odeurs. Même les reniflements de ma voisine, qui avaient fini par me faire l'effet de martellements insupportables, n'étaient plus qu'une mélodie, comme les gouttes d'eau ou les pas du gardien. Je voyais si clairement combien rien n'avait de substance, y compris mes pensées, qui ne faisaient qu'aller et venir, comme des nuages. Petit à petit, les instructions du renonçant rapportées par papa prenaient tout leur sens.

Aucun geste n'échappait à ma vigilance. Comme je disposais de toute ma liberté, si l'on s'accordait à parler en ces termes dans le contexte de la vie carcérale, je n'hésitais pas à prendre tout mon temps, en me déplaçant très lentement, quelles qu'étaient mes actions de la journée. Ainsi, le seul fait d'aller récupérer ma gamelle à la grille était une action riche d'événements à observer. J'observais chacun des mouvements de mes pas, puis celui de l'abaissement du corps jusqu'à la posture accroupie. J'allongeais doucement mon bras vers ma gamelle, l'attention sur ce mouvement pendant toute sa durée, sur l'effleurement du coude contre un barreau de la grille, sur la sensation provoquée par une goutte de sueur glissant sur le cou. Si, sur le point de refermer les doigts sur la gamelle pour la saisir, une étincelle d'avidité faisait surface, songeant déjà à l'ingestion du potage, je m'immobilisais instantanément et focalisais mon observation sur ce désir, jusqu'à ce qu'il cesse, démasqué par vision directe. Il arrivait fréquemment que mes deux voisins aient déjà vidé et reposé leurs gamelles derrière la grille avant que je ne me saisisse de la mienne.

Selon les instructions du grand maître, qui ont été véhiculées jusqu'à moi, j'entrecoupais des longs moments en demeurant assise avec de longs moments en marchant, pour permettre un bon équilibre au développement de la vision directe, libre de torpeur et d'agitation mentale. Durant les moments où j'étais assise, je fermais les yeux et observais les mouvements engendrés par la respiration et les divers événements qui pouvaient apparaître, comme des démangeaisons, des bruits ou la chaleur. Au fil des lunes, je distinguais de plus en plus clairement tout ce que ma conscience expérimentait. Je finissais par voir le processus de formation et de disparition de chaque perception.

10. La renifleuse

Snif ! C'était une véritable sorcière, même si la boiteuse refusait de le croire. Snif ! Elle ne s'est jamais lavée une seule fois, mais grâce à sa sorcellerie, elle ne dégagait pas de mauvaise odeur. Snif ! Elle parvenait même à envoûter le gardien, qui était pourtant si ignoble avec tout le monde. Peut-être qu'il avait simplement peur de sa magie noire. Pas une fois je l'ai vu la maltraiter. Snif ! Quoi qu'il se passât, elle ne montrait jamais le moindre signe d'angoisse. Snif ! Son inébranlable immobilité me faisait froid dans le dos. Ce n'était pas normal de demeurer toujours aussi calme, surtout pour une fille de son âge. Snif ! Elle avait toujours l'air d'être complètement absente, mais je savais parfaitement que c'est parce qu'elle était habitée par des esprits maléfiques. Snif ! J'aurais pu faire n'importe quoi pour me retrouver loin de cette sorcière muette. Snif ! Chaque fois que je suppliais au gardien de bien vouloir me changer de cellule, il m'administrait des coups de sandales dans le ventre ou m'écrasait la main, snif ! et par miracle, il a fini par changer d'avis. Snif !

Je me suis toujours efforcée de l'ignorer, mais il était impossible de l'oublier, tant sa présence était forte. Snif ! Elle avait certainement le pouvoir de quitter cette prison comme de rien, et c'est précisément le fait qu'elle restait là que je trouvais le plus douteux. Snif ! Elle semblait se moquer de tout, elle laissait tout aller, sans prendre soin d'elle, sans se ruer sur sa gamelle, snif ! sans montrer le moindre signe d'irritation quand la chaleur était brûlante, ce qui indiquait bien que rien ne l'affectait. Snif ! Même les insectes finissaient par l'éviter ; elle les envoyait sur nous. Snif ! Les soirs d'orage, je ne fermais pas l'œil de la nuit tant j'étais terrifiée. Snif !

11. Maya

Je voyais combien nous nous infligeons nous-mêmes la plupart de nos peines. La renifleuse était un exemple flagrant. J'avais beau avoir l'esprit empli de bienveillance à son égard, elle entretenait une peur viscérale de moi, bien qu'elle eût au moins le double de mon âge et de mon envergure. Cela me rappelait maman qui était terrifiée par les souris. Le jour où le gardien a enfin consenti à la changer de cellule, j'étais soulagée pour elle, car ce n'est qu'une fois l'esprit tranquille qu'on peut envisager de progresser dans le bon sens.

Il y avait des moments où tout était aisé, je me sentais légère comme une plume. D'autres étaient plus difficiles, comme ces nuits glaciales d'hiver, où j'étais tiraillée par la faim et me sentais si éreintée, si vulnérable, l'esprit harassé de pensées sinistres. Cependant je ne fléchissais pas. À chaque obstacle rencontré, je me remémorais les louables paroles répétées par papa. Ainsi, lorsqu'il y avait des sentiments désagréables qui s'emparaient de l'esprit, qu'il s'agissait d'émotions ou de sensations physiques, il convenait de les observer soigneusement comme le reste, sans se laisser emporter par elles. Tout le temps durant lequel j'étais éveillée, que ce soit assise, debout, en marchant, allongée, en mangeant, en me lavant le visage ou durant n'importe quel autre acte, je ne permettais pas à mon mental de faire autre chose que de connaître de la manière la plus directe tout ce qu'il percevait dans l'instant. C'est à force de patience, d'endurance et de persévérance, que peu à peu et de plus en plus profondément, je saisisais tout le mécanisme du mental et ses voiles tenaces qui m'ont toujours laissé me façonner une vision si illusoire de l'existence. Si je gardais précieusement en tête ces enseignements sur la vision directe, ce n'était plus par simple respect envers papa, ni même par conviction, mais simplement par compréhension directe. Le renonçant avait clairement exposé à papa que la vision directe était le seul moyen capable d'anéantir le poison qui parvient à nous enchaîner perpétuellement aux attachements et à leurs

fâcheuses conséquences, tout en nous persuadant qu'il serait effrayant de se défaire de tout cela. Le renonçant indiquait à ce propos que ceux qui cherchaient à contester l'enseignement de la vision directe étaient comme des condamnés prenant la défense de leur bourreau.

J'ignorais si la boiteuse avait une idée de mon travail intérieur. En tout cas, elle avait tendance à prendre soin de moi, et j'étais heureuse car cela semblait lui faire du bien. Lorsque mon châle glissait des épaules pendant mes longues assises, elle venait me le remettre délicatement. Parfois, tandis que le gardien faisait sa sieste, elle venait me déshabiller, puis elle lavait ma robe, et la raccommodait éventuellement à l'aide de la toile d'un sac. Elle était si attentionnée et si gaie dans ces moments que je me laissais faire comme une poupée. Je n'ai jamais vu son visage, ni celui de quiconque dans cette prison, car jamais je ne levais les yeux, mais paradoxalement je voyais beaucoup plus de choses.

D'après les bruits, les odeurs et ce que j'apercevais sur le sol, je n'avais besoin ni de voir ni d'écouter les autres parler pour savoir ce qui se passait, même si mon attention n'était pas là. Je savais donc que pour limiter la visite des insectes nocturnes, la renifleuse avait passé des journées entières à lancer des morceaux de toiles roulés en boule avant de parvenir à boucher une petite ouverture située en haut du mur extérieur. Ces petites bêtes avaient fini par trouver le moyen de s'y faufiler à nouveau. Je connaissais aussi l'habitude qu'avait la boiteuse de se coiffer les cheveux à l'aide des doigts une grande partie de son temps et de se couper la frange à l'aide d'un bord tranchant d'une gamelle. Concernant mes cheveux, quelle qu'étaient leur longueur et leur entremêlement, je n'y accordais pas la moindre importance. Je les laissais aller à leur guise, comme le reste. Je me coupais seulement les ongles à l'aide des dents quand ils commençaient à me gêner pour manger ou pour l'emploi de l'eau. Ceux des pieds finissaient par s'effriter d'eux-mêmes.

Après les premières années, je me sentais rarement fatiguée, car ma concentration était si fortement établie qu'elle me donnait une énergie surnaturelle. Je finissais par observer si systématiquement, si directement et si instantanément les événements extérieurs et

intérieurs, que chacun d'entre eux était neutralisé avant qu'il ne puisse se transformer en désagrément ou en une sensation attachante.

Moins j'accordais d'intérêt aux conditions de mon existence carcérale, et plus les choses me paraissaient satisfaisantes. J'avais l'impression que la nourriture devenait riche et saine, et que la nuit, le sol s'adaptait à mon corps en épousant chacun de ses creux pour un sommeil sans aucun inconfort. Je constatais aussi que plus je laissais les choses se faire d'elles-mêmes, sans attendre ni espérer quoi que ce soit, et plus mes besoins se comblaient naturellement.

12. La boiteuse

Nombreses étaient les âmes égarées dans la région, en particulier dans cette si mal aimée prison des vautours. Cette jeune fille, qui avait l'infortune d'être muette, était complètement perdue dans son monde, la pauvre. Elle avait continuellement l'air d'être si gentille et si douce, mais elle demeurait cependant si renfermée sur elle-même. Jamais je n'avais connu de personne qui se laissait autant aller. Elle ne prenait jamais soin d'elle, ne se lavait même pas. C'est à peine si elle se passait de l'eau sur le visage et si elle mangeait. Bien qu'il lui arrivât même d'oublier d'aller chercher sa gamelle, restant assise dans le fond de la cellule, immobile comme la moitié du temps. J'avais pitié d'elle. Alors je la lui apportais, puis quand elle sortait de sa rêvasserie, elle mangeait, tout doucement, à tel point qu'on aurait dit une malade. Néanmoins, elle restait toujours aussi droite qu'un bambou, et se déplaçait régulièrement, toujours très lentement, comme si tout était enlisé dans son cerveau.

Entre elle et la renifleuse, dont les crises d'angoisse ne connaissaient presque pas de répit, j'avais parfois plus le sentiment d'être dans un asile d'aliénés que dans une prison. Par contre, la renifleuse était foncièrement maussade, l'esprit empreint de cruauté. Elle me racontait, avec une exultation non dissimulée, comment elle avait empoisonné un professeur et deux de ses élèves en leur servant un repas. Si je ne pouvais bavarder qu'avec elle et que j'étais une friande de la causette, je préférerais toutefois nettement la compagnie de la muette. C'est le jour où le gardien est venu la chercher que j'ai pris conscience de l'attachement que j'avais petit à petit développé pour elle. Elle était si silencieuse et si tranquille qu'elle ne prenait aucune place. Cependant, son absence a créé un vide vertigineux dans la cellule.

13. Maya

L'un après l'autre, démasqués par le pouvoir exclusif de la sagesse, mes attachements se sont envolés comme des graines de pissenlit au vent. Il y a des jours où mon attention était si bien en phase avec la réalité que toutes les perceptions disparaissaient totalement, y compris la conscience. Papa ne m'avait jamais parlé de cela, mais une fois, cette cessation de tout a été si profonde que j'ai clairement réalisé qu'il s'agissait de la délivrance de l'ignorance, qui nous enchaîne indéfiniment dans l'insatisfaction. Tel était le but suprême de tout renonçant, qui permet de voir à chaque instant les choses telles qu'elles sont réellement.

Un matin, le gardien est venu taper à notre grille en m'indiquant que je pouvais faire mes adieux à ma compagne. J'ai sitôt pensé qu'elle venait d'achever son temps d'incarcération, mais lorsqu'il m'a demandé si j'étais prête, j'ai compris qu'il allait me changer de cellule. Tandis que je ramassais mon châle puis me redressais, ma charitable compagne s'est précipitée sur moi. Demeurant à genoux, elle m'enlaçait fermement, collant sa tête sur mon ventre. Toujours le regard sur le sol, surprise par l'intensité de son affection, je lui ai tendrement caressé le visage. Ses joues étaient trempées de larmes. Le gardien m'a ensuite conduite jusqu'au bout du long couloir dans lequel les sanglots de la triste boiteuse ne cessaient plus de résonner. Je restais très lente, et le gardien me tenait délicatement le bras, comme à une invalide. Après le couloir, nous avons descendu les escaliers, franchi quelques grilles, puis lorsque nous sommes arrivés devant la grande porte, il y avait deux autres hommes, qui se sont mis à la pousser pour l'ouvrir. Le gardien m'a alors dit : « Tu es libre ». Je voulais lui rétorquer que cela faisait déjà bien quelques lunes que j'étais libre, mais je préférais garder le silence encore un peu.

Je restais très étonnée de me retrouver si tôt à l'extérieur, car je n'ai pas vu les dernières années passer, tant la concentration faisait vite défiler le temps. Il m'aura fallu deux journées entières avant de pouvoir ouvrir

pleinement les yeux, tant j'étais aveuglée par la lumière du jour. Je n'aurais jamais pu me rappeler qu'elle puisse être aussi intense. Vêtue seulement de mes haillons, heureusement entretenus par ma bienfaitrice boiteuse, de mon châle, et en partie par ma lourde chevelure, j'ai donc avancé lentement jusqu'à ce vieux saule sous lequel j'ai effectué une rétrospection de mon existence. Je me suis ensuite relevée, puis j'ai continué de suivre le chemin.

J'étais bien. Ma discipline était stricte, mais mon esprit était souple. Je demeurais sans objectif, sans inquiétude, sans interrogation. Peu importe le cachot dans lequel on pouvait m'enfermer ; j'étais désormais parfaitement libre.

Je marchais tranquillement, sans voir autre chose que les cailloux, la terre et les plantes sauvages du chemin. Sans penser à rien, je ne faisais qu'observer le mouvement de mes pas, le son des corbeaux, des perroquets et de quelques singes jouant dans les arbres. Peu à peu, mon rythme de marche est redevenu plus rapide, mais mon attention restait toujours aussi constante. Je me suis nourrie de quelques figues et baies sauvages. J'ai croisé un paysan sur un char tiré par un bœuf. À ma grande surprise, il est descendu de son véhicule, s'est approché de moi, et sans mot dire, il m'a remis une galette entière, avant de reprendre sa route. Je ne lui avais pourtant pas tendu la main, je l'ai même ignoré.

Plus tard, je me suis arrêtée pour boire l'eau d'un ruisseau. Elle était si différente de l'eau entreposée dans la cruche de la cellule, si pure, si fraîche, que j'ai posé mon châle sur le rebord et suis aussitôt entrée dedans, sans ôter mes haillons, lentement, jusqu'aux épaules. Je fermais les yeux et j'entendais presque les rires de mon petit frère, lorsque nous jouions dans l'étang près de notre mesure. Cependant je n'étais pas triste, ni joyeuse. Je voyais simplement les choses telles qu'elles étaient ; les êtres connaissent des situations tantôt heureuses, tantôt malheureuses, et seuls ceux qui s'attachent à tout cela en pâtissent. La seule chose qui importait avait été de parvenir à s'échapper de ce cycle vicieux et dépourvu de sens.

Laissant le soleil de l'après-midi sécher mes cheveux que le temps avait façonnés en longues cordes irrégulières, j'ai poursuivi le chemin jusqu'à son coucher. Je me suis assise sur le rebord du chemin, j'ai fermé les yeux et ai observé le mouvement du ventre, qui se gonfle à l'inspiration, et se dégonfle à l'expiration. Lorsque j'ai rouvert les yeux, j'ai pu apercevoir à moyenne distance de moi, les pieds d'un homme, qui s'est lentement approché. Je n'ai pas compris la raison de son comportement. Il s'est mis à genou face à moi, avant de s'abaisser jusqu'à terre comme l'on ferait pour marquer son respect envers un sage. Il était trop bien vêtu pour être un échappé d'une maison où l'on soigne les dérangés. Il m'a dit qu'il était propriétaire d'une petite auberge à quelques pas de là, et qu'il serait heureux de m'y inviter à passer la nuit, précisant que le chemin n'était pas un lieu de repos nocturne sûr pour une femme seule.

En pénétrant dans cette auberge, j'ai pu me rendre compte qu'il s'agissait d'un établissement très luxueux. Tout y était d'une propreté remarquable et dégageait une odeur parfumée. Le parquet en bois était d'un confort exceptionnel sous mes pieds nus que l'épouse de l'aubergiste venait de s'empressement de laver avec une attention étonnante. L'aubergiste a crié « Prépare une chambre pour cette noble renonçante ! » avant d'aller me chercher une carafe d'eau. Ce mot, renonçante, résonnait si curieusement dans ma tête. Alors que j'allais me demander pourquoi il me prenait pour une renonçante, j'ai réalisé que j'avais dû en devenir une. C'était si étrange car je n'y avais jamais songé un seul instant.

En me faisant cadeau d'un vieux sari ocre que la dame ne pouvait plus porter depuis qu'elle avait pris du poids, ils m'ont poliment indiqué qu'en plus d'être plus qu'usagés, mes haillons étaient trop petits pour ma taille. Seule dans une chambre si bien arrangée, je ne comprenais pas cette attitude si prévenante des gens à mon égard. Je ne faisais cependant rien, je ne leur parlais pas et je ne les regardais même pas. Je demeurais attentive et bienveillante, rien de plus.

Sans les gémissements des prisonniers, cette chambre me paraissait si calme et si vide. Sans moiteur ni puanteur, l'air qui y circulait avec

Maya la renonçante

légèreté était si délicat. Avant le dernier moment d'assise de la journée, je songeais qu'il me fallait, particulièrement en tant que femme, un lieu de résidence et qu'il serait bienvenu de me mettre à enseigner la vénérable parole du grand maître. Au moment de me coucher, je trouvais si inadéquat qu'une simple paysanne dorme dans un lit haut à plusieurs draps si bien arrangés que je me suis allongée sur le plancher de bois, déjà plus que confortable, dans mon nouvel habit, couverte par mon vieux châle.

14. L'aubergiste

En l'apercevant sur le bord du chemin, j'ai immédiatement été ébloui par la noblesse inaccoutumée de sa prestance. Sa présence sublime imposait le plus grand respect. Je croisais de temps à autre des renonçants ou des renonçantes, mais jamais encore il ne m'avait été donné d'en rencontrer une qui incarnait aussi parfaitement la paix, la dignité et la grâce. Elle était majestueuse.

J'avais honte de la recevoir dans notre vulgaire auberge si mal entretenue, mais je ne pouvais pas la laisser près du chemin pour la nuit. Nous avons donc eu le grand honneur de l'accueillir dans l'une de nos modestes chambres. Elle ne s'est mise à parler que le matin pour nous demander si nous connaissions un ermitage où vivent des renonçantes. Je lui ai tout de suite indiqué celui des bambous, à deux vallées d'ici. Situé au cœur d'une bamboueraie, au pied de la montagne blanche, il est habité par un petit groupe de renonçantes très appliquées dans leurs pratiques de concentration et de détachement.

Après le repas du matin, j'ai proposé à ma prestigieuse invitée de la conduire jusqu'à la prochaine vallée, mais elle a décliné mon offre, en précisant qu'elle ne voulait pas être une charge imposée à un animal. Jamais elle n'a prononcé la moindre parole inutile, jamais elle n'a levé les yeux sur qui ou quoi que ce soit. Quand je lui ai demandé qui était son maître, elle m'a dit qu'elle n'en avait pas, ce qui bien entendu n'a pas manqué de m'interloquer. Après un bref instant de réflexion, elle a ajouté : « Papa a été mon seul maître ».

15. Maya

Peu avant l'aube, je me suis assise, jusqu'au réveil de mes hôtes. L'aubergiste est venu m'apporter de l'eau pour la toilette matinale, puis son épouse m'a servi un repas digne d'une princesse. Il y avait du riz noir, des pois, du gâteau aux œufs, des pommes, du raisin, et même du lait de chèvre. Quand on s'habitue au renoncement, tout ce qui dépasse le strict minimum devient un privilège. Toute l'attention dont je faisais l'objet dans cette auberge était au-delà d'un privilège. Il y avait même une nappe sur la table et une petite serviette pour l'essuyage des mains. Je n'ai toutefois que peu mangé car je n'avais plus du tout l'habitude d'être nourrie le matin. Une fois rassasiée, j'ai brisé mon silence de sept ans pour demander aux aubergistes de m'indiquer un lieu habité par des renonçantes. Entendre ma voix résonner en moi m'a donné une si curieuse impression que je me suis arrêtée après trois ou quatre mots, et j'ai recommencé ma phrase.

Après que mes bienfaiteurs m'aient offert un sac rempli de victuailles qui sentaient fort la fraîcheur, ils se sont prosternés devant moi avec le plus grand respect. Je leur ai adressé des conseils utiles à appliquer au quotidien et quelques paroles de l'enseignement du grand maître qu'ils étaient en mesure de comprendre, puis j'ai repris ma route sur le chemin. La plupart des gens que je croisais pendant mon voyage avait des attitudes et des élans de générosité semblables à ceux des aubergistes. Des paysans voulaient me donner de la nourriture même lorsque je leur montrais que mon sac en était déjà plein. La nuit, il y avait toujours un toit qui m'attendait, et je n'avais jamais soif avant de passer devant un ruisseau. Il m'a fallu trois jours de marche depuis l'auberge pour arriver ici.

Tout à l'heure, en entrant dans ce paisible ermitage des bambous, je me suis prosternée devant vous pour saluer votre ancienneté. À présent, je vois que vous vous prosternez devant moi pour saluer mon triomphe sur les attachements. L'aubergiste m'a dit que vous

Maya la renonçante

n'aviez hélas jamais eu la chance de rencontrer un membre de la communauté du grand maître. Laissez-moi vous enseigner la précieuse voie de ce grand maître qui aimait ses disciples comme ses enfants, et qui m'a été transmise à travers l'amour d'un père pour sa fille. Je vais vous donner la lumière que j'ai trouvée lorsque j'étais dans l'ombre.

Dhamma Sâmi

Maya la renonçante

Itinéraire d'une jeune paysanne qui rencontre le dhamma selon une voie peu commune.

Cette histoire, imaginée mais réaliste, montre combien les autres ne perçoivent pas les choses de la même façon que soi, tout particulièrement dans le renoncement.

octobre 2008

<http://dhammadana.org/livres.htm>

Offert par [edibooknet](#)